

GEORGES POULET

l'espace proustien



tel gallimard

Extrait de la publication

A Georges Cattani.

AVANT-PROPOS

« Nous juxtaposons, dit Bergson, nos états de conscience de manière à les apercevoir simultanément ; non plus l'un dans l'autre mais l'un à côté de l'autre ; bref, nous projetons le temps dans l'espace. »

Critique la plus grave que le bergsonisme adresse à l'intelligence. Celle-ci aurait tendance à anéantir la continuité réelle de notre être en lui substituant une sorte d'espace mental où les moments s'aligneraient sans jamais s'entrepénétrer. D'où, pour Bergson, la nécessité de détruire cet « espace », de revenir par l'intuition à la pure durée, au murmure modulé par lequel l'existence révèle sa nature inépuisablement changeante à l'esprit. Il est singulier que celui dont on a

si souvent voulu faire un disciple de Bergson, ait pris, probablement sans le savoir, une position diamétralement contraire. Si la pensée de Bergson dénonce et rejette la métamorphose du temps en espace, Proust non seulement s'en accommode mais s'y installe, la pousse à l'extrême et en fait finalement un des principes de son art. Voici ce que voudrait montrer le petit essai qui va suivre. A la mauvaise juxtaposition, à l'espace intellectuel, condamné par Bergson, s'oppose une bonne juxtaposition, un espace esthétique, où, en s'ordonnant, les moments et les lieux forment l'œuvre d'art, ensemble remémorable et admirable.

I

Dans les termes mêmes du titre qu'il porte, l'on sait que le roman proustien est très exactement une « *recherche* du temps perdu ». Un être se met en quête de son passé, s'efforce de retrouver son ancienne existence. Or, c'est dès le premier moment du récit que cette recherche commence. On y voit le héros, réveillé en pleine nuit, se demander à quelle époque de sa vie se rattache ce moment où il reprend conscience. Moment totalement dépourvu de rapport avec le reste de la durée ; moment suspendu en lui-même et profondément angoissé, parce que celui qui le vit, ne sait littéralement *quand* il vit. Perdu dans le temps, il est réduit à une vie toute momentanée.

Mais l'ignorance de ce dormeur réveillé

est plus grave encore qu'il ne semble. S'il ne sait pas *quand* il vit, il ne sait pas non plus où il vit. Son ignorance n'est pas moindre quant à sa position dans l'espace que quant à sa situation dans la durée : « Et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme *j'ignorais où je me trouvais*, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais¹. »

La première question qui monte aux lèvres de l'être proustien n'est donc pas différente de celle que se posent à tout bout de champ tant de personnages de Marivaux, tombés, comme ils l'avouent volontiers eux-mêmes, de la lune, et se demandant dans quel lieu et dans quel moment ils se trouvent : « Je m'y perds, disent-ils, la tête me tourne, où en suis-je ? » Ces êtres étourdis et charmants ne savent pas où ils sont, où ils en sont, parce que, dans leur distraction ou leur passion, ils ont perdu le contact avec le monde qui était le leur. Ou plutôt — car nous sommes ici sur le plan tragique, et dans un mode de vie qui ne ressemble guère à l'insouciance marivaudienne —

l'ignorance du personnage proustien est plus précisément comparable à l'état d'esprit de cet être que Pascal imagine transporté, pendant qu'il dormait, dans une île déserte, et s'y éveillant au matin dans la terreur, « sans connaître où il est, et sans moyen d'en sortir ».

L'être qui s'éveille, et qui, en s'éveillant, reprend conscience de son existence, reprend donc conscience d'un laps de vie singulièrement et tragiquement contracté. Qui est-il ? Il ne le sait plus, et il ne le sait plus, parce qu'il a perdu le moyen de relier le lieu et le moment où il vit, à tous les autres lieux et moments de son existence antérieure. Sa pensée trébuche entre les temps, entre les lieux. Le moment où il respire est-il contigu à un moment de son enfance, de son adolescence, de son âge adulte ? Le lieu où il est, quel est-il ? Est-ce sa chambre à coucher de Combray, de Paris, ou l'une de ces chambres d'hôtel, plus rébarbatives que toutes, parce qu'étant sans rapport d'accoutumance et de sympathie avec l'être qui les occupe, elles ne sont pas de vrais

lieux, elles ne tiennent à rien, elles sont, pour ainsi dire, n'importe où dans l'espace ? D'autre part, pour qui s'éveille dans le noir, comment être sûr de la façon dont les lieux se disposent ? « Pendant un instant, écrit Proust dans la préface du *Contre Sainte-Beuve*, je fus comme ces dormeurs qui en s'éveillant dans la nuit ne savent pas où ils sont, essaient d'orienter leurs corps pour prendre conscience du lieu où ils se trouvent, ne sachant dans quel lit, dans quelle maison, dans quel lieu de la terre, dans quelle année de leur vie ils se trouvent². » Ainsi, à tâtons, l'esprit cherche à se situer. Mais il a « perdu le plan du lieu où il se trouve³ ». Au hasard, à l'aveuglette, il place ici la fenêtre, là en face la porte ; jusqu'au moment où vient un rais de lumière, qui, éclairant la chambre, contraint la fenêtre à quitter sa place et à être remplacée par la porte. De la sorte, presque au petit bonheur, l'ordre des lieux bascule et se refait de fond en comble. Ou bien encore, dans un autre épisode, voici qu'à l'endroit même où s'élevait le mur de sa

chambre, le héros, alors enfant, voit apparaître un autre espace, une lande, où un cavalier se déplace. Mais le premier espace n'est pas aboli, le corps du cavalier coïncide avec le bouton de la porte. Deux espaces peuvent donc se superposer et l'un se surimposer à l'autre, tel « un vitrail vacillant et momentanément ». Or, ce vacillement, ce vertige, combien de fois ne le voit-on pas affecter le personnage proustien ! Cela lui arrive même quand il est éveillé et qu'un événement inattendu le trouble. Par exemple, quand, au bas d'une invitation, Marcel lit la signature inespérée de Gilberte, il n'en croit pas ses yeux, il ne sait plus où il se trouve : « Avec une vitesse vertigineuse, cette signature sans vraisemblance jouait aux quatre coins avec mon lit, ma cheminée, mon mur. *Je voyais tout vaciller* comme quelqu'un qui tombe de cheval⁵. »

Vacillation du mur où l'enfant voit chevaucher Golo, vacillation de la pièce où l'adolescent reçoit la première marque d'intérêt de l'aimée, vacillation enfin de la

chambre où l'adulte angoissé se réveille dans le noir, voilà trois exemples d'un tournoiement à la fois intérieur et extérieur, psychique et spatial, qui, à trois époques distinctes de son existence, affecte en même temps l'esprit du héros et les lieux mêmes où il se trouve à ces moments-là. Mais ces moments de vertige ne sont pas les seuls. L'on se souvient du singulier épisode des trois arbres sur la route d'Hudimesnil. Étranges et familiers, jamais vus et pourtant semblables à quelque image du passé que l'esprit ne peut ressaisir, l'expérience paramnésique qu'ils provoquent interdit à la pensée de les « reconnaître dans le lieu dont ils étaient comme détachés », aussi bien d'ailleurs que de les situer dans un autre ; de sorte, ajoute Proust, « que mon esprit ayant *trébuché* entre quelque année lointaine et le moment présent, *les environs de Balbec vacillèrent...* »⁶ »

Ce qui vacille ici, ce n'est pas seulement le temps, ce sont les lieux, c'est l'espace. Un lieu s'efforce de se substituer à un autre lieu, de prendre sa place. Or il en va de

même dans un épisode plus mémorable encore. A la fin du *Temps retrouvé*, chez le prince de Guermantes, le héros s'essuie les lèvres avec une serviette fortement amidonnée. Aussitôt, dit-il, c'est la salle à manger de Balbec qui « cherche à ébranler la solidité de l'Hôtel de Guermantes », et qui, observe-t-il encore, « fait vaciller un instant les canapés autour de moi...⁷ » En un mot, juste comme la chambre à coucher de Combray et le paysage où chevauchait Golo, Balbec et l'Hôtel de Guermantes sont des lieux vacillants et substituables. Tels le mur et la lande, ils se disputent le même espace. L'un est de trop et usurpe la place de l'autre. Le phénomène du souvenir proustien n'a donc pas seulement pour effet de faire chanceler l'esprit entre deux époques distinctes ; il le force à choisir entre des lieux mutuellement incompatibles. La résurrection du passé, dit Proust en substance, force notre esprit à « trébucher » entre les lieux lointains et les lieux présents « dans l'étourdissement d'une incertitude pareille à celle qu'on éprouve parfois devant

une vision ineffable, au moment de s'endormir⁸ ».

Au moment de s'endormir, au moment inverse et correspondant du réveil, dans l'espèce de clair-obscur où la conscience est moins armée pour résister aux phénomènes qui la troublent, il arrive donc parfois au personnage proustien de voir l'espace se scinder, se dédoubler, perdre sa simplicité et son immobilité apparentes. Et il se peut que cette expérience ait pour effet chez celui qui l'éprouve, un vertigineux bonheur. Mais la plupart du temps, la découverte du caractère instable des lieux lui inspire, bien au contraire, un sentiment d'appréhension et même d'horreur : « Peut-être l'immobilité des choses autour de nous, écrit Proust, leur est-elle imposée par notre certitude que ce sont elles et non pas d'autres, par l'immobilité de notre pensée en face d'elles. Toujours est-il que quand je me réveillais ainsi, mon esprit *s'agitant pour chercher, sans y réussir, à savoir où j'étais*, tout tournait autour de moi dans l'obscurité, les choses, les pays, les années⁹. »

« Cherchant à savoir où j'étais... » On voit donc clairement que, dès le premier moment — on pourrait presque dire aussi : dès le premier *lieu* — du récit, l'œuvre proustienne s'affirme comme une recherche non seulement du temps, mais de l'espace perdu. Perdus l'un comme l'autre, au même titre, perdus, au sens où l'on dit qu'on a perdu son chemin, qu'on recherche sa route. Mais perdus aussi, au sens où l'on dit qu'on a perdu ses bagages, perdu les grains d'un collier qui s'est défait. Comment relier l'endroit où l'on est, le moment où l'on vit, à tous les autres moments et endroits éparpillés en quelque sorte tout le long de l'étendue ? On dirait que l'espace est une sorte de milieu indéterminable, où errent les lieux, de la même façon que dans l'espace cosmique errent les planètes. Toutefois le mouvement de celles-ci est calculable. Mais comment calculer le mouvement des lieux en errance ? L'espace ne les encadre pas ; il ne leur assigne pas une position interchangeable. Comme il arrive parfois aux images de notre pensée, rien ne s'op-

GEORGES POULET

l'espace proustien

Il ne s'agit pas ici de psychologie directe ou indirecte, d'analyse esthétique ou de philosophie, de morale ou de métaphysique. On pourrait dire que, par-dessus l'immense étendue du monde proustien, l'essayiste a tendu une sorte de grille aérienne qui lui permet de fixer à même l'espace une série de repères. Et c'est l'agile confrontation de ces repères qui finit par nous restituer progressivement, patiemment, les aspects jusqu'ici fragmentés d'une vérité concrète ou directement appréhensible.

Georges Poulet laisse monter à la surface de son investigation cette part significative du vide, ces fractionnements du récit, ces voyages clés où continu et discontinu s'accordent dans la distance, ces inversions constantes entre macrocosme et microcosme ; à travers l'œuvre proustienne, ils nous informent sur un certain « espace vécu » parallèle ou analogue au « temps vécu ».

Georges Poulet, né en 1902 à Liège, en Wallonie, a été maître de conférences à l'Université d'Edimbourg, professeur de littérature française à la Johns Hopkins University, Baltimore, puis à l'Université de Zurich et enfin à Nice où il s'est retiré.

Photo © François-Xavier Bouchart



9 782070 210657

 82-IV

Extrait de la publication

A 21065 ISBN 2-07-021065-0